



**Hélène Dorion, ou l'art de faire parler le paysage**  
Page F 3



**Bowden aux confins de la conscience américaine**  
Page F 5

# LIVRES

CAHIER F · LE DEVOIR · LES SAMEDI 12 ET DIMANCHE 13 MARS 2021



ISTOCK

Immense territoire de glace habité depuis plus de 4000 ans, le Groenland revendique un taux d'alphabétisation de 100% depuis 1860.

## Voyage au Groenland par sa littérature

Un éditeur d'ici publie, pour la première fois en français, trois œuvres marquantes

LOUIS CORNELLIER

**P**our nous, Québécois, le Groenland est un mystère. Nous pouvons facilement le situer sur une mappemonde — après tout, la plus grande île du monde après l'Australie est presque notre voisine —, mais nous serions bien embêtés si on nous en demandait plus à son sujet. Grâce au professeur Daniel Chartier, titulaire de la Chaire de recherche sur l'imaginaire du Nord, de l'hiver et de l'Arctique à l'UQAM, cette méconnaissance n'aura plus raison d'être. Dans la collection «Jardin de givre», qu'il dirige aux PUQ, Chartier publie cet hiver trois importantes œuvres littéraires groenlandaises, traduites pour la première fois en français. Paru en 1914, *Le rêve d'un Groenlandais*, du pasteur Mathias Storch (1883-1957), est le roman fondateur de cette littérature. Dix ans plus tard, l'enseignant et homme politique Augo Lyng (1899-1959) publie *Trois cents ans après. Gronlandshavn en 2021*, un roman d'anticipation qui est le deuxième roman de l'histoire de ce pays. Recueil de nouvelles de l'auteur contemporain Kelly Berthelsen (né en 1967), *Je ferme les yeux pour couvrir l'obscurité* a été publié en groenlandais en 2001.

Ces livres ont suivi tout un chemin pour parvenir jusqu'à nous. Du groenlandais, une langue inuite, ils ont d'abord été traduits

« [Les propos de Kelly Berthelsen] sont rongés de pensées noires, de haine, de révolte et d'un profond désarroi moral et social »

Daniel Chartier à propos du «réalisme noir» de l'écrivain groenlandais

en danois. Dans un deuxième temps, la traduction s'est faite du danois au français. Enfin, les versions françaises ont été soumises à une validation linguistique à partir du texte original groenlandais. En ce sens, la publication de ces trois livres, au Québec, est à marquer d'une pierre blanche.

Les introductions qui accompagnent chacun d'eux, de même que la chronologie culturelle du Groenland reproduite en annexe, permettent au lecteur de s'y retrouver. Immense territoire de glace habité depuis plus de 4000 ans par des peuples de l'Arctique, le Groenland («terre verte») a accueilli les Vikings d'Érik le Rouge au X<sup>e</sup> siècle (il n'y a plus de traces

d'eux à partir du XVI<sup>e</sup> siècle) et les Inuits au XIII<sup>e</sup> siècle.

Colonisé par les Danois depuis 1721, le territoire a d'abord été une colonie du royaume, avant d'obtenir le statut de province en 1953. En 2009, après un référendum, le peuple groenlandais obtient une forme d'autonomie gouvernementale, tout en restant rattaché au Danemark. Aujourd'hui, parmi ses 56 000 habitants (environ), certains plaident pour son indépendance complète. Il est à noter que le Groenland dispose d'une université et revendique un taux d'alphabétisation de 100% depuis 1860, ce qui ne laisse pas d'étonner.

### Naissance d'une littérature

Aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, explique la philosophe Karen Langgard, de l'Université du Groenland, «un bon Groenlandais est un bon chrétien [luthérien] et un chasseur de phoque compétent». Toutefois, dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, un débat entre les tenants de la tradition et ceux de la modernité se tient.

*Le rêve d'un Groenlandais*, premier roman de l'histoire de ce peuple, veut appuyer le point de vue des modernistes. Enfant du pays, le pasteur Storch choisit pour personnage principal un jeune Groenlandais qui prend conscience du sous-développement des siens par rapport aux Danois et qui entend tout faire pour y remédier. Paavia, c'est un peu beaucoup Storch.

Le roman, dont le style pédago-

gique rappelle celui de nos premiers romans du terroir, défend l'idée selon laquelle, résume Langgard, «tout devait changer au Groenland et les Groenlandais avaient besoin de bien plus de compétences et de savoir, par l'entremise de l'éducation et notamment de l'école». Storch y exprime son opposition à la tradition des mariages arrangés par les familles, et son souhait que l'instruction remplace l'âge comme critère de compétence. À la fin, dans un rêve, son personnage principal imagine un Groenland libre et prospère, en 2015.

À certains égards, le propos de *Trois cents ans après* rejoint celui du *Rêve d'un Groenlandais*. Augo Lyng est lui aussi un partisan de la modernisation du Groenland. Pour lui, toutefois, explique son préfacer Jean-Michel Huctin, de l'Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, ce processus passe par une alliance étroite avec le Danemark.

Là où, pourrait-on dire, la perspective de Storch est souverainiste, celle de Lyng est fédéraliste. Il prône, par exemple, l'apprentissage du danois comme outil essentiel de développement. Critique de la culture de dépendance par rapport au Danemark et du poids de la tradition (culte de la chasse au phoque), qu'il considère comme un obstacle au progrès, Lyng, dans son roman d'anticipation, très pédagogique lui aussi, doublé d'un roman policier

VOIR PAGE F 4 : GROENLAND

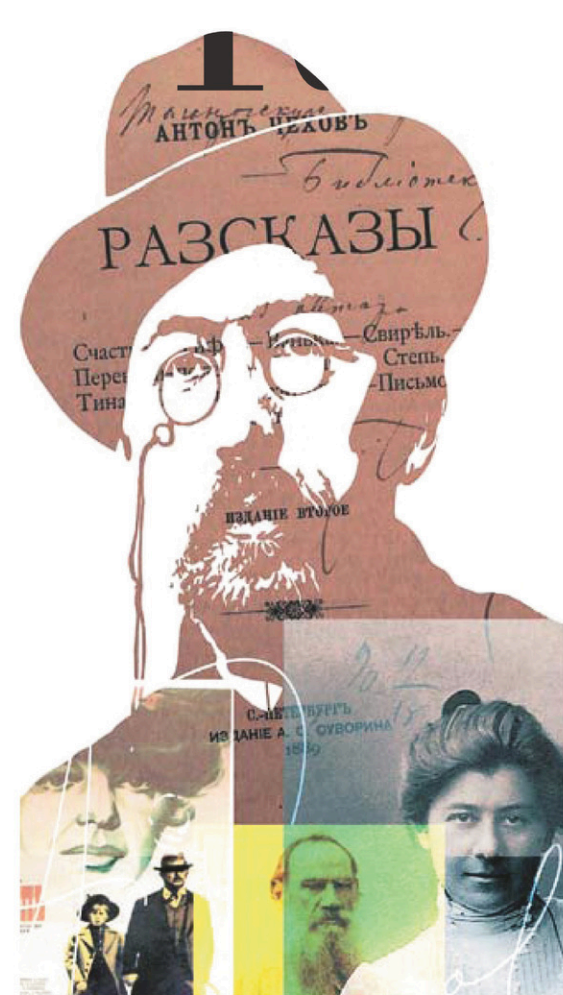


ILLUSTRATION TIFFET

## Les vies multiples de Robert Lalonde

Le petit voleur fait revivre Anton Tchekhov dans le dernier chapitre de sa vie

CHRISTIAN DESMEULES

« Si vous craignez la solitude, ne tombez pas amoureux », confie Anton Tchekhov sous la plume de Robert Lalonde dans *Le petit voleur*, son dernier roman et son 26<sup>e</sup> titre depuis *La belle épouvante* en 1981. Quelque part entre l'exercice d'admiration et le *vade-mecum* littéraire, c'est aussi à un voyage existentiel singulier qu'il nous convie.

Recevant en novembre 1898 un conte écrit par un jeune admirateur — un petit texte qui, aux yeux de Tchekhov, ne vaut pas grand-chose —, le dramaturge de près de 40 ans se laisse attendrir par la fraîcheur et l'énergie du jeune homme et décide de lui prodiguer en retour quelques conseils, un peu à la manière de ce que fera Rilke plus tard avec ses *Lettres à un jeune poète*.

L'écrivain en herbe, un jeune Juif de Slavansk du nom de Josaph Goldenevise, signe sa lettre «Iégorouchka», comme le jeune protagoniste de *La steppe*, l'une des nouvelles les plus longues et les plus connues de l'écrivain russe, en qui il s'est reconnu. Pris d'une fureur romantique, il décide de sauter dans un train et d'aller rencontrer Tchekhov à Melikhovo, au sud de Moscou, où vit l'écrivain depuis 1892.

Au même moment, toutefois, fuyant l'hiver moscovite pour aller respirer l'air de Nice, qui convient mieux à ses poumons de tuberculeux, Tchekhov est dans un train qui l'entraîne vers Paris. C'était avant qu'il ne fasse construire, pour les mêmes raisons, une maison à Yalta, sur les bords escarpés de la mer Noire. On y voit jour après jour le dramaturge bataillant avec l'inspiration, trouvant au passage la matière pour *La dame au petit chien*, rêvant d'écrire un roman, rongé par les soucis d'argent ou écrivant à ce «Iégorouchka» qui l'attendrit.

Ce rendez-vous manqué se transforme durant quelques mois en leçon d'écriture par correspondance. «Dis-toi bien que, pour se montrer intelligent, l'intelligence ne suffit pas. Il faut y mettre le cœur.» Ou encore : «Léger, mon petit, ne lâche pas tes phrases, ne les polis pas, sois gauche et insolent ! La brièveté est sœur du talent. Ce qui est bien dans l'art, c'est qu'il rend le mensonge impossible. On peut mentir en amour, en politique et même en médecine, mais il est impossible de tromper dans l'art.» Et puis : «Quel enfantillage de croire à la réalité, puisque nous portons chacun la mort dans nos organes. Chacun de nous se fait une illusion sur le monde. Le grand artiste est celui qui impose à l'humanité son illusion particulière.»

### Sagesse mélancolique

Avant d'aller frapper à la porte de la maison de Melikhovo où, en son absence, la sœur et le frère de l'écrivain vont généreusement le recevoir, Josaph va tomber follement amoureux dans le train. À l'«état d'épris tourneboulé» du «petit voleur» du titre va bientôt correspondre celui de Tchekhov qui en pince pour la comédienne Olga Knipper, qui interprète Arkadina dans *La mouette*. «Comme toi, inexplicablement, je suis amoureux. Ce qui fait de nous deux imbéciles punissables de la peine de mort.»

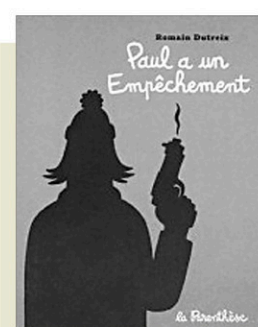
Mais derrière la voix du maître, tirant les ficelles, embusqué derrière la page, c'est Robert Lalonde lui-même qui nous rappelle de manière discrète sa propre maîtrise de l'instrument. Le romancier de *Logre de Grand Remous* et du *Petit aigle à tête blanche* (Prix du Gouverneur général en 1994), le nouvelliste d'*Où vont les size-rins flammés en été?* le lecteur passionné et

VOIR PAGE F 2 : ROBERT LALONDE

## LIVRES



LA PARENTHÈSE



PARODIE

## PAUL A UN EMPÊCHEMENT

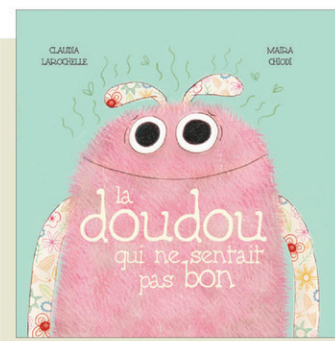
Romain Dutreix  
La Parenthèse  
Nancy, 2016, 64 pages

Honte, scandale, hérésie ou crime de lèse-majesté? Le gentil Paul, personnage de bande dessinée mis au monde par le tout aussi gentil Michel Rabagliati, vient de se faire maltraiter dans la cour de récréation du 9<sup>e</sup> art. Le délit a même laissé des traces dans une plaquette de 64 pages qui circule discrètement à Montréal en ce moment. Son titre? *Paul a un empêchement*. Le bédéiste français Romain Dutreix, orfèvre du détournement et habitué des pages de *Fluide Glacial*, signe l'odieux crime, commandé par une librairie sans scrupule de Nancy en France, La Parenthèse, où Rabagliati est allé rencontrer ses fidèles en janvier dernier. Tout est déjanté dans cette parodie, à commencer par la pré-



missis: Paul ne pouvant se présenter pour cette aventure improbable, il est remplacé au pied levé, sous le regard paniqué de son géniteur, par un personnage qui fait plus dans l'action que dans la poésie identitaire introspective. Le résultat, forcément désopilant, explore des territoires narratifs sur lesquels Rabagliati n'aurait jamais osé s'aventurer, mais que l'auteur, dit-on, a beaucoup aimés. Il confirme également le statut du personnage en se jouant avec finesse de lui, un privilège généralement réservé aux plus grands.

Fabien Deglise



JEUNESSE

## LA DOUDOU QUI NE SENTAIT PAS BON

Claudia Larochelle  
La Bagnole  
Montréal, 2016, 24 pages

La doudou puante et pourtant irremplaçable de Jeanne doit passer à la laveuse. En furie contre ce rituel qu'elle trouve inutile, la doudou quitte les lieux et s'aventure dans la forêt espérant trouver la paix. Pendant ce temps, Jeanne est inconsolable jusqu'à ce que, comme dans toute bonne histoire, son gri-gri précieux, débordant d'ennui, monte dans le premier autobus et décide de faire face aux événements. Voici un premier album jeunesse pour cette journaliste et écrivaine bien connue. Elle propose une histoire mignonne dans laquelle elle met en scène un thème cher aux petits, mais une histoire malheureusement sans éclat particulier. Si le quotidien mis en scène a ce qu'il faut pour rejoindre les enfants, les faire sourire, le tout manque de pétillant et de candeur. Bien que la narration soit simple, le ton reste plat. Les petits seront toutefois attirés par les illustrations de Maira Chiodi qui laissent place à beaucoup d'expression, Un trait qui rappelle d'ailleurs à certains égards celui d'Elise Gravel.

À noter que le lancement aura lieu ce dimanche 13 mars à 11 h à la librairie Raffin.

Marie Fradette

## Claude Le Bouthillier



Photo: Christine Bourcier

C'est avec tristesse que nous avons appris le décès de **Claude Le Bouthillier**, écrivain et poète acadien, récipiendaire d'une douzaine de prix et de distinctions, dont l'*Ordre du Canada* en 2009 et le *prix quinquennal Antonine Maillet-Acadie-Vie* en 2013 qui témoignent de sa contribution majeure à la scène littéraire canadienne et, plus particulièrement, au rayonnement de la culture acadienne. Nos condoléances les plus sincères à sa famille ainsi qu'à tous ses lecteurs.

## Ce que l'anecdotique brise

Daniel Castillo Durante raconte l'improbable surgissant au cœur du banal

DOMINIC TARDIF

Depuis longtemps, longtemps, votre ordinaire ressemble au long fleuve tranquille du «rien à signaler», puis un matin, ça dérape. On crache, littéralement, sur vos repères. «À force de faire tous les jours le même parcours, il ne voyait plus les façades décrépies des immeubles longeant l'avenue qui menait au centre-ville de Lima. Il marchait en aveugle comme la plupart de ses semblables», écrit Daniel Castillo Durante au sujet d'un quidam parmi tant d'autres qui, ce jour-là, sur le trottoir, reçoit une glaire au visage, gracieuseté d'un autre passant.

Ils sont nombreux à essayer ce genre d'insolites avanies ou à trouver matière à épiphanie lorsque l'improbable surgit au cœur de la banale enfilade des heures, parmi ces *Étrangers de A à Z*, recueil composé de 63 microrécits de deux pages au plus, ou se résumant parfois même à trois petites lignes. Exemple: «Je n'aime pas les hommes, et moi-même encore moins que les autres, car je dois vivre avec ma haine vingt-quatre heures sur vingt-quatre.» C'est tout? C'est tout.

Quoi que prétende la quatrième de couverture, ce florilège d'histoires de déroutés et de fuites porte moins, à bien regarder, sur l'exil de nombreux Sud-Américains que sur ces événements anecdotiques qui achèvent parfois de briser quelque chose chez ces marginaux obligés. Ce faisant, ils font éclore des émotions difficilement nommables, qui les propulseront sur les chemins de travers de l'exil... intérieur.

«Tu passais devant ma fenêtre un livre à la main. [...] En effet, d'une main tu tenais le guidon et de l'autre, le livre dont je me



ERNESTO BENAVIDES AGENCE FRANCE-PRESSE

Jour de marché à Lima, ville qui habite les pages d'*Étrangers de A à Z*.

demandais parfois s'il ne cachait pas un écran radar ou quelque chose dans le genre», se souvient, pensif, le narrateur de «Apprendre à lire à vélo», après que la jeune femme qu'il aimait tant observer a été écrasée par les roues d'un poids lourd.

## De la singularité des visages

Savoir camper tout un monde en si peu de mots demande, c'est l'évidence, un précieux savoir-faire dans le domaine de la description qui s'impose à l'imaginaire. Pour Daniel Castillo Durante, c'est quelque part autour de la tête qu'un personnage révèle ce qu'il y a de singulier, que sa figure soit «olivâtre au regard vif», qu'elle ait «l'expression extatique des

hommes qui ont su se frayer une voie au milieu des ténèbres», ou qu'elle s'apparente à «un de ces portraits funéraires peints à l'encaustique sur des bandelettes recouvrant le visage de certaines momies coptes en Égypte».

La contrainte de longueur que s'impose ici le vétéran écrivain québécois d'origine argentine ne peut cependant que le confiner au territoire de l'exercice de style, souvent fascinant, mais exercice de style quand même. L'aspect répétitif de certains schémas narratifs ainsi que son obsession pour les agressions sexuelles finiront aussi par lasser, voire à troubler.

Les nomades du cœur qu'affectionne visiblement Durante ne sont jamais aussi beaux que

lorsqu'ils se révèlent en insoumis tranquilles, souverains de toutes les oppressions que le monde suspend au-dessus de leurs têtes. «Lima, les séismes de Lima faisaient rire maman. C'était la seule chose du reste qui l'égayait. Si seulement ça pouvait tous nous rayer de la surface de la Terre, murmurerait-elle entre ses dents», se souvient un fils au sujet de sa «Mère au balcon». On aurait bien aimé passer plus que deux pages avec cette espiègle mémé.

Collaborateur  
Le Devoir

## ÉTRANGERS DE A À Z

Daniel Castillo Durante  
Lévesque éditeur  
Montréal, 2016, 132 pages

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Derrière la voix de Tchekhov, l'écrivain rappelle discrètement sa maîtrise de l'instrument.

## ROBERT LALONDE

SUITE DE LA PAGE F 1

contemplatif qui nous a donné *Le monde sur le flanc de la truite*, formidables «notes sur l'art de voir, de lire et d'écrire».

Et le petit voleur, quand on y pense, peut-être est-ce aussi

Robert Lalonde lui-même? Après s'être glissé dans la peau de Marguerite Yourcenar (*Un jardin entouré de murailles*) et Flaubert (*Monsieur Bovary*), l'écrivain né à Oka en 1947 s'approche de l'essence du grand écrivain russe, qu'il pille allégrement pour nous offrir ce condensé de sagesse mélancolique.

Si la finale semble un peu télescopée, et l'épilogue facultatif, le roman dans l'ensemble est une appropriation sentie et crédible.

Les grands et les faibles de ses personnages désespérés et idéalistes, Lalonde les renvoie tous au visage de Tchekhov, à qui il fait dire: «La vie est une mauvaise comédie, où vous et moi tenons des rôles ridicules, parfaitement injouables!»

Collaborateur  
Le Devoir

## LE PETIT VOLEUR

Robert Lalonde  
Boréal  
Montréal, 2016, 192 pages

## POÉSIE

## Pierre DesRuisseaux ou la vie, forcément

La mort du poète, le 18 janvier dernier, nous a rappelé sa voix singulière

HUGUES CORRIVEAU

Dans son recueil de 1994 *Lisières* (l'Hexagone), Pierre DesRuisseaux déclarait: «Je veux souffrir d'un cri / lancé à l'autre bout de la terre.» Cette souffrance, il l'aura atteinte avec sa poésie par laquelle il affirmait dans *L'autre côté de l'horizon* (Le Noroît, 2006): «Je demande aux gens comment je devrais vivre ma vie.» Il a donc atteint cet autre versant. Mais avant cela, pour «tenir un tant soit peu / pour réinventer sans fin la vie», comme il le disait dans son recueil *Chakras* (Le Noroît, 2008), il aura écrit et laissé des traces d'une voix particulière et attentive au sens à donner à l'existence.

Son dernier recueil venait de paraître à l'automne dernier. Intitulé *Embellie*, il y déclarait, sans faux-fuyant: «C'est un long chemin / celui qui mène à mourir.» Et c'est ce qu'on a toujours aimé chez lui, cette forte conviction, ces yeux forcément ouverts sur la vérité, «regard émerveillé». Parce qu'il acceptait l'inéluctable silence dans l'avancée du monde, parce qu'il se donnait tout entier à l'après: «Tout droit, tu te diriges toujours tout droit / ne rêve pas d'infini / tu te perdras dans l'aube du monde / toujours tout droit à travers le brouillard.»

## Regard franc

Dans la seconde partie du recueil intitulé *Sang froid*, une prise de conscience aiguë des limites qui sont les siennes préside à l'écriture: «Je nais je vis je meurs j'orne la terre / sans borne de lumière folle / je m'ouvre à toutes les paroles / d'où des nuages énormes livrent / à l'aurore des fleurs je ne sais pas / distinguer ce qui m'enfante de ce / qui s'éteint je prends forme / dans ce qui me nomme.»

La poésie de Pierre DesRuisseaux à cela d'étonnant, à sa



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Pierre DesRuisseaux

voir que, malgré une large part de noirceur fondamentale, elle ressurgit toujours de ce lieu d'ombre avec éclat, redonnant à une forme d'espérance indélogeable ses droits et sa grandeur. Rien n'y fait, ce qui prévaut dans ces textes généreux, c'est l'immense besoin de vivre dans la vigueur des sens et des mots, dans l'inoubliable certitude du présent impérieux. «Je compte sur la vie, dit-il encore, pour mourir de vieillesse / porter le jour tendrement aux anges / j'ai besoin de cette terre fertile pour vivre / j'ai besoin de ce monde besoin de ces mains / qui cheminent en compagnie des miennes / et dans mon corps l'espoir des enfants.»

Beau livre ultime, donc, avec sa part d'espoir et de radicale lucidité. Pierre DesRuisseaux aura, avec son *Embellie*, et de *Sang froid*, donné sa mesure de poète amoureux et attentif à la survie des sentiments.

Collaborateur  
Le Devoir

## EMBEILLIE

SUIVI DE SANG FROID  
Pierre DesRuisseaux  
Les éditions du Noroît  
Montréal, 2015, 102 pages

## LITTÉRATURE

## Faire parler le paysage

Dans l'œil d'Hélène Dorion, textes et photos dialoguent sur la mort et l'amour

DANIELLE LAURIN



« **L**a mort, lorsqu'elle se met à remuer dans notre conscience, nous rapproche de nos raisons de vivre », note Hélène Dorion dans *Le temps du paysage*. C'est de la mort du père qu'il s'agit ici. Et par conséquent de la vie qu'il a menée, tout autant que de celle qui s'annonce désormais sans lui.

Mais abordées — la mort et la vie du père, la route à suivre ensuite — de façon elliptique. Par petites touches. De manière pudique. Comme si c'était chuchoté. Pas la peine d'en rajouter. L'émotion, l'intensité sont d'autant plus fortes, étrangement, que c'est épuré.

Plus épuré encore que dans ses récits autobiographiques précédents. Parce que *Le temps du paysage* s'accompagne de photos de l'auteure? Parce qu'elle laisse parler les images, le paysage? Parce qu'entre les deux, entre le paysage intérieur et le paysage extérieur, le dedans et le dehors, s'engage un dialogue? Ça résonne en écho. Et c'est beau, très beau.

Voici une écrivaine québécoise, d'abord connue comme poète, auteure d'une trentaine d'ouvrages, traduite dans une quinzaine de pays et couverte de prix chez nous comme à l'étranger. Ça, c'est moi qui le précise. On l'a invitée en Ombrie, cette «terre lumineuse d'Italie», dans un château datant du XV<sup>e</sup> siècle transformé en résidence d'artistes. Ça, c'est l'auteure qui l'écrit.

Ce qui suit aussi: «*Mon studio de travail, nommé Arco, donne sur un horizon de ciel et de montagne que la lumière redéfinit d'heure en heure. Ce déploiement de formes et de couleurs, ce paysage s'imposent chaque jour davantage comme un espace qui me révèle mon horizon intérieur.*»

Tous les jours elle écrit. Souvent dans les jardins du château. «*Immuable, dans cet état d'écoute et d'éveil, je contemple ce paysage qui — je ne le saurais que des mois plus tard — se métamorphose au fil des jours en une image qui ressemblera de façon stupéfiante à ce que deviendra ma vie...*»

## Du vide, comme moteur

Un matin, très tôt, plutôt que de s'asseoir pour écrire, elle décide d'aller se balader. Petit matin brumeux. Difficulté à distinguer l'horizon, à percevoir ce qui se présente quelques pas devant soi. «*J'ai marché longuement avant de voir le ciel souffler peu à peu sur l'opacité, avant que la clarté ne redonne le paysage — un fragment de bleu et bientôt il ne restait plus rien de ce qui étouffait l'horizon.*»

Ce passage du temps sur le paysage, cette transformation, cette ouverture: on verra cela apparaître sur les photographies au fil des



Hélène Dorion est une écrivaine québécoise, d'abord connue comme poète, auteure d'une trentaine d'ouvrages, traduite dans une quinzaine de pays et couverte de prix chez nous comme à l'étranger.

pages. Plus encore, s'y projeteront l'état d'esprit, les états d'âme, les doutes, les émotions, les méditations qui sous-tendent le texte à côté. Fascinant.

Ce matin-là, en rentrant de la promenade: un appel téléphonique. Son père est mourant. «*Un épais brouillard s'est jeté sur moi. L'ordre des choses a basculé, pointant soudain vers un horizon où l'aube et le crépuscule se croisent. Jusqu'à ce que le bleu ait soufflé, j'allais traverser le temps du paysage.*»

C'est là le point de départ du livre. Qui nous emmène avec la fille devant son père mourant, qui la placera devant le corps de son père mort. Comme dans le livre précédent d'Hélène Dorion, *Recommencements*, la fille devant sa mère mourante, puis devant le corps de sa mère morte.

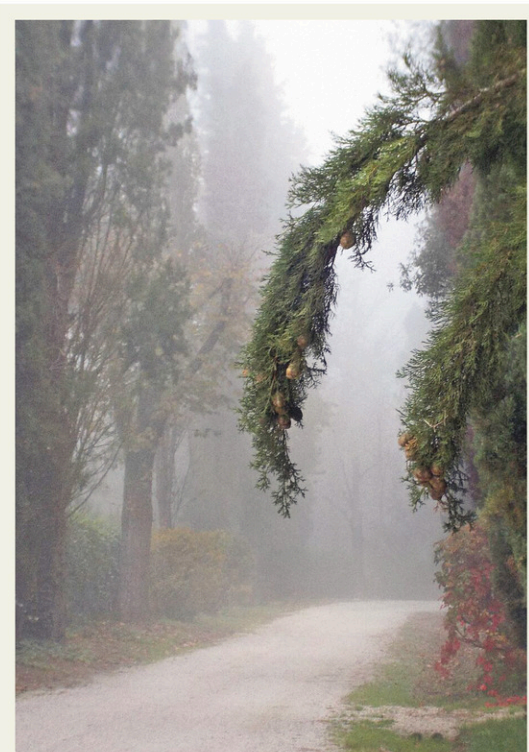
Ces deux livres se recoupent, nécessairement. Dans *Recommencements*: «*Ainsi ma mère m'invitait-elle, par sa mort, à remonter vers ma propre source, au-delà même de notre lien physique qui se rompait — jamais plus son visage*

*au creux de ma main, jamais plus son visage.*»

Dans *Le temps du paysage*: «*C'est une enfant qui se pointe et vient s'asseoir à la table d'écriture. Une fois dans la chambre d'hôpital, elle entendra que son père est mort. Que plus jamais il ne lui parlera, plus jamais ne la regardera, plus jamais sa main dans la sienne, l'odeur de ses cheveux, la force de son corps.*»

*Recommencements* parlait aussi d'autres deuils, de rupture amoureuse. Du vide, comme moteur, pour renaître à soi-même. *Le temps du paysage* évoque la même chose autrement. Voix et œil coïncident, qui disent et montrent la «*beauté révélatrice et réparatrice*» du paysage.

Les lieux, notre communion avec eux, la nature sauvage, le plus grand que soi: tout cela était présent dans le livre précédent d'Hélène Dorion, et dans les autres avant. Mais ici, c'est plus que jamais par le paysage que ça passe. «*Il perce une trouée au cœur de ce que l'on se cachait à soi-même et rend enfin visible cet angle mort qui nous obstruait le chemin, empêchait le pas suivant.*»



HÉLÈNE DORION

## Le temps de l'exposition

Au cours des prochaines semaines, plusieurs activités entoureront la parution du *Temps du paysage*, dont les photos feront l'objet d'une exposition lancée le 17 mars à Montréal au Salon B, espace culturel. L'ensemble prendra ensuite la route pour le Studio P, à Québec, le 31 mars, pour enfin mettre le cap sur le Centre d'exposition de Val-David le 3 avril.

Le pas suivant, qui sait où il peut nous conduire. *Le temps du paysage* ouvre la porte à ce qui peut advenir sur le chemin et qu'on n'attendait pas, qu'on n'attendait plus, peut-être. Il y a la mort qui est là, oui, il y a la beauté qui surgit. Et l'amour aussi.

On voudrait citer encore et encore des passages de ce livre qui se dépose en nous, qui nous étreint bien au-delà de la lecture. On laissera la porte de la découverte ouverte pour qui s'y aventurera. Simplement ajouter ceci: «*L'arrivée de l'amour dans une existence est comme la beauté. Comme la mort aussi. Elle ne se prévoit pas. On lève les yeux et l'amour est là, devant soi. Surgi de nulle part, il désencombre notre existence, efface les brouillards, empoigne l'âme et le cœur, embrase le corps.*»

## LE TEMPS DU PAYSAGE

Hélène Dorion  
Druide  
Montréal, 2016, 127 pages

En librairie le 16 mars

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Secrets de femmes

*Je n'ai jamais embrassé Laure* de Kiev Renaud fait en angles multiples le récit d'une amitié féminine fusionnelle

CHRISTIAN DESMEULES

« **R**oman par nouvelles », *Je n'ai jamais embrassé Laure* de Kiev Renaud diffuse en trois parties — qui donnent tour à tour la parole à trois narratrices distinctes — les secrets étouffés d'un univers féminin clos et sensuel.

Florence, d'abord, envahie par les souvenirs alors qu'elle retrouve des albums photo. Des gamines de dix ans qui jouaient à se grimer en prostituées, à simuler des accouchements (jeune, Florence avait une véritable fascination pour la grossesse) ou à clavarder sous de fausses identités avec des hommes sur des sites de rencontres. «*Dans un français impeccable, nous nous faisons passer pour des blondes aux gros seins.*»

Très proche de Laure, sa meilleure amie, un peu jalouse de sa beauté (elle comprend à 15 ans, en comparaison, qu'elle n'est pas belle), peut-être aussi amoureuse, Florence se souvient: «*Le corps de Laure était plus développé que le nôtre. Nous étions curieuses de ses seins comme d'un nouveau jouet, et nous ne perdions pas une occasion de les toucher.*»

La fille de Florence, Cassandre, a pour sa part «*cru longtemps que les hommes et les femmes faisaient des enfants puis se retournaient vers leurs semblables, comme on se regarde dans le miroir...*» Dans le contexte de la séparation de ses parents, l'enfant



La nouvelle qui constitue la première partie de *Je n'ai jamais embrassé Laure* a valu à la Sherbrookoise Kiev Renaud le Prix du jeune écrivain de langue française 2015.

« **Les enfants sont comme des négatifs en attente d'être développés: la moindre tache devient apparente, sombre et creuse une fois agrandie** »

Extrait de *Je n'ai jamais embrassé Laure*

ira passer du temps avec Laure. Elle en profite pour imaginer avec un drôle de frisson avoir été kidnappée par l'amie de sa mère et être

sa prisonnière — Laure devenant l'objet des «*fantasmes*» de la mère comme de la fille.

Enfin, dans la troisième partie, c'est Laure elle-même qui

donne sa vision des choses et déterre des souvenirs d'enfance, posant un regard attendri sur Florence, devenue adulte et mère, qui lui paraît plus belle qu'avant. «*Elle a la beauté de ce qui précède le flétrissement: des fruits bientôt trop mûrs, des collants minces avant qu'ils fendent, des lèvres sèches qui vont gercer.*»

En une douzaine de courts textes, *Je n'ai jamais embrassé Laure* trace ainsi le récit en angles multiples d'une amitié féminine un peu fusionnelle, traversée d'ambiguïtés et de poésie. Un univers féminin composé d'une sensualité chargée mais retenue — et de ce fait plus trouble encore —, qui joue plutôt habilement d'une certaine ambiguïté. Et un monde où le corps, avec ses charmes, ses sécrétions et ses dégradations, occupe une des premières places.

La nouvelle qui constitue la première partie de *Je n'ai jamais embrassé Laure* a valu à la Sherbrookoise Kiev Renaud, née en 1991, auteure déjà d'un «roman par nouvelles» qui abordait l'enfance (*Princesses en culottes courtes*, GGC, 2007), le Prix du jeune écrivain de langue française 2015.

Collaborateur  
Le Devoir

## JE N'AI JAMAIS EMBRASSÉ LAURE

Kiev Renaud  
Leméac  
Montréal, 2016, 96 pages

## Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 29 février au 6 mars 2016

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ NO DE SEMAINES

Romans québécois		
1	La promesse des Gélinas • Tome 3 Florie	France Lorrain/Guy Saint-Jean 2/2
2	Les chevaliers d'Antarès • Tome 1 Descente...	Anne Robillard/Wellan 1/3
3	Les hautes montagnes du Portugal	Yann Martel/XYZ 3/5
4	Ce qui se passe à Cuba reste à Cuba!	Amélie Dubois/Les Éditions réunies 4/17
5	Le passé recomposé	Micheline Duff/Québec Amérique 6/7
6	Ceux qui restent	Marie Laberge/Québec Amérique 7/18
7	Cobayes, Elliot	Madéline Robitaille/Mortagne -/1
8	Souvenirs d'autrefois • Tome 2 1918	Rosette Laberge/Les Éditions réunies 5/5
9	Naufrage	Biz/Leméac 8/7
10	Faïms	Patrick Senécal/Alire -/1

Romans étrangers		
1	L'horizon à l'envers	Marc Levy/Robert Laffont 1/4
2	Before • Tome 2 L'épilogue	Anna Todd/Homme -/1
3	La dame de Zagreb	Philip Kerr/Masque 2/2
4	Désaxé	Lars Kepler/Actes Sud 3/4
5	City on fire	Garth Risk Hallberg/Plon 4/8
6	Inhumaine. Une enquête de Kay Scarpetta	Patricia Cornwell/Flammarion Québec -/1
7	Invisible	James Patterson   David Ellis/Archipel 5/5
8	Les enquêtes du département V • Tome 6...	Jussi Adler-Olsen/Albin Michel 6/9
9	Before • Tome 1 L'origine	Anna Todd/Homme 8/6
10	Millénium • Tome 4 Ce qui ne me tue pas	David Lagercrantz/Actes Sud 9/27

Essais québécois		
1	Après Charlie. Laïques de tous les pays...	Djemila Benhabib/Septentrion -/1
2	Trouve-toi une vie. Chroniques et sautes...	Fabien Cloutier/Lux 1/3
3	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces...	Boucar Diouf/La Presse 2/21
4	L'impossible dialogue. Sciences et religions	Yves Gingras/Boréal 4/4
5	Mauvaise langue	Marc Cassivi/Somme toute -/1
6	Treize verbes pour vivre	Marie Laberge/Québec Amérique 6/18
7	À la défense de Maurice Duplessis	Martin Lemay/Québec Amérique -/1
8	Manifeste des femmes. Pour passer de la...	Lise Payette/Québec Amérique 3/9
9	Lève la tête, mon frère!	Pierre-Luc Bégin   Manon Leriche/du Québécois -/1
10	Manuel de résistance féministe	Marie-Eve Surprenant/Remue-ménage -/1

Essais étrangers		
1	La puissance de la joie	Frédéric Lenoir/Fayard 1/7
2	Une colère noire. Lettre à mon fils	Ta-Nehisi Coates/Autrement 4/4
3	Carnets de l'incarnation. Textes choisis, 2002...	Nancy Huston/Actes Sud -/1
4	Je dirai malgré tout que cette vie fut belle	Jean d'Ormesson/Gallimard 7/7
5	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel 2/3
6	Palestine	Noam Chomsky   Ilan Pappé/Ecosociété 5/2
7	La pipe d'Oppen	Paul Auster/Actes Sud 3/3
8	Sonnez, merveilles!	Kent Nagano   Inge Klopfer   Isabelle Gabolde/Boréal -/1
9	Inégalités	Anthony Barnes Atkinson/Seuil 8/2
10	Anonymous. Hacker, activiste, faussaire...	Gabriella Coleman/Lux 9/6

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.



## LIVRES

## Une frontière de la conscience

Écrivain de la limite, Charles Bowden nous emmène aux confins de l'impulsion sexuelle

LOUIS  
HAMELIN

Dans cette chronique, il ne sera pas question de Claude Jutra. Pour ou contre, tout le monde a eu son petit morceau de Jutra. Le dernier clou dans un cercueil encore plus malmené que celui que trébuchait Jean Duceppe en croque-mort chaud dans *Mon oncle Antoine* sera planté dans une semaine à la Soirée des non-Jutra.

Par un singulier hasard, pendant qu'éclatait le scandale en nos chaumières, je lisais l'histoire d'un homme qui, jeune journaliste dans une petite ville du désert près de la frontière mexicaine, se voit confier la rubrique des faits divers, affectation qui va lui ouvrir les portes d'un enfer bien différent de l'allégorique séjour dans les flammes éternelles puisque, entre noir secret et morbide célébrité, il existe réellement. «Je me rappelle être allé à un enterrement avec le sentiment d'entrer dans un monde nouveau, une sorte de passage de frontière.»

Ça commence par un reportage sur le meurtre d'un enfant de deux ans par le copain d'une danseuse nue. Pendant que la propriétaire du motel lui montre, sur le mur au-dessus du lit d'eau, la tache sombre laissée par le crâne éclaté, un film de cul passe en boucle sur l'écran muet. «Peu importe si les raisons pour lesquelles ce petit est mort n'ont sans doute rien à voir avec la violence sexuelle sur un enfant: dans mon esprit, ce meurtre est devenu mon point d'accès au viol et autres catégories d'agressions sexuelles. [...] Au cours des trois ans qui suivent, je vais vivre dans un monde où le désir de toucher et de s'emparer d'autrui transforme les êtres humains en criminels, surtout ceux de sexe masculin.»

Ensuite, il y a cette histoire à peine croyable d'une marche de femmes organisée dans le but de se réapproprier la nuit. Sur le passage de la manif, une fillette de sept ans, attirée là par les cris et les bannières. Elle habite tout près. On la retrouve morte un peu plus tard. «La police et la presse taisent un détail: elle a été éviscérée et éviscérée.» Et vive la sécurité des femmes la nuit.

## Jamais indemnes

À partir de là, Charles Bowden devient incapable d'empêcher son travail de le happer complètement. «Je décide d'aller voir de quel univers ce genre d'acte est issu. [...] Et après, je suis mon instinct, à l'instar précisément des prédateurs.» L'histoire de sa plongée dans les ténèbres de la déviance sexuelle n'occupe qu'une cinquantaine des 428 pages du deuxième tome de son *Histoire pas naturelle de l'Amérique*, mais c'est la partie qui m'intéresse ici.

C'est un monde qui ne laisse pas ressortir indemnes ceux qui y pénètrent. «Nous sommes entrés dans un espace auquel nous refusons de donner un nom, un lieu de violence et de danger où l'impulsion sexuelle



Des enfants jouent dans une rue chaude de Brooklyn.

SPENCER PLATT GETTY IMAGES AGENCE FRANCE-PRESSE

« J'[ai appris] que tout ce qui est mal ne m'est pas forcément étranger. À vous non plus. »

Charles Bowden

qui court dans nos veines, en chacun de nous, a provoqué un carnage. » Au cours de ces trois années, Bowden va offrir sa démission à deux reprises, «craquer un nombre incalculable de fois, devoir disparaître parfois toute une semaine pour tuer ce qui envahit [son] esprit par des exercices physiques d'une grande brutalité.»

Non, pas indemnes. Parce qu'il est trop facile et commode de décider que les êtres qui commettent de tels actes ne sont pas vraiment humains. Quelles méditations ne viennent-elles pas rôder aux frontières de votre esprit tandis que vous contemplez un petit cercueil au chevet duquel les couronnes mortuaires ont été remplacées par des oursins en peluche «offerts par les citoyens d'une ville qui pense que de pareilles horreurs ne devraient pas se produire, ou du moins pas chez nous. Qui pense qu'elles appartiennent à une région du monde du sexe que l'on appelle "le crime", qui veut se convaincre que ces atrocités se passent dans une contrée inconnue, très loin de nos vies, de nos sentiments, de nos désirs nocturnes.»

Il y a les actes eux-mêmes, la violence, l'absence de consentement. Mais le désir qui mène au viol est-il si différent, dans son fondement même — sa plus lointaine parenté avec la pulsion animale —, de celui qui nous conduit au plaisir? Même si je me contente de retranscrire des mots écrits par quelqu'un qui est décédé en 2014 à plusieurs

milliers de kilomètres d'ici, je sais que ça va choquer: «[...] nous avons peur de ce qu'il y a en nous [...] [Q]uand on est exposé à un crime sexuel, on a du mal à digérer ce dont on est témoin, et encore plus à accepter le réveil de nos fantasmes. Au cœur de notre être, il y a des impulsions qui vivent, qui ne sont pas toujours claires ni toujours aussi confortables que de vieilles chaussures.»

## Payer de sa personne

Car on a beau être un journaliste enquêtant sur les plus sordides transgressions, on a soi-même des désirs. On est à l'âge des appétits débridés, citoyen d'un pays sexuellement libéré. Dans la meilleure tradition du Nouveau Journalisme, Bowden ne se contente pas de rapporter objectivement les faits, il paie de sa personne. Mais cette psy jungienne rencontrée pendant la thérapie pour victimes de sévices sexuels qu'elle anime, quand vous la revoyez, plus tard, captivée par un film porno dans une chambre de motel payable à l'heure, vous pensez quoi?

Mais ce qui tue vraiment Charles Bowden dans cette histoire, c'est les enfants. «Soulager la détresse de ces enfants est impossible.» Le

père qui «soutient qu'il n'a rien fait d'autre que de caresser son fils, et cet enfant de cinq ans avait des traces de gonorrhée dans la bouche.» «Je suis incapable, constate l'auteur, de considérer un enfant comme un objet sexuel, c'est tout. [Mais] je fais une fixette sur les femmes et une telle obsession est acceptée par la société.»

Qui est Charles Bowden? «Quelqu'un qui s'est aventuré dans une contrée où les envies que nous éprouvons tous se transforment en horreurs, qui peut dissimuler ce savoir mais non le renier, qui n'est plus si loquace quand il s'agit de conspuer les pervers... [Qui] a vu qu'il existe en nous une frontière que nous sommes incapables de définir avec précision [...] mais qu'il suffit de franchir [...] pour nous transformer en êtres bannis de notre propre conscience.»

«J'[ai appris] que tout ce qui est mal ne m'est pas forcément étranger. À vous non plus.»

**DU BLUES POUR LES CANNIBALES**  
UNE HISTOIRE PAS NATURELLE DE L'AMÉRIQUE II  
Charles Bowden  
Traduit de l'américain par Bernard Cohen  
Albin Michel  
Paris, 2015, 428 pages

## ESSAI

## Pierre Perrault et la mémoire libérée

Olivier Ducharme et Pierre-Alexandre Fradet décèlent le nietzschéisme du poète-cinéaste québécois

MICHEL LAPIERRE

Devant le cinéaste et ex-professeur de philosophie Jean-Daniel Lafond, le poète Pierre Perrault (1927-1999), lui aussi cinéaste, définissait malicieusement la discipline illustrée entre autres par Platon comme «la pensée en jupette athénienne». Pourtant, deux jeunes auteurs, Olivier Ducharme et Pierre-Alexandre Fradet, osent poser sur son œuvre un «regard philosophique». Ils prennent très au sérieux son si bel aveu: «La vie m'a servi de langage.»

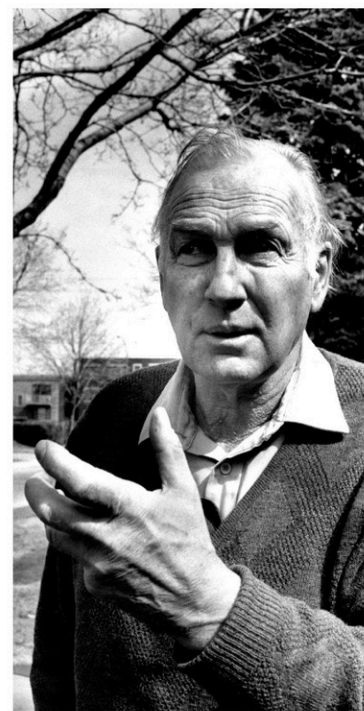
Intitulé *Une vie sans bon sens*, leur essai, préfacé par Lafond, surprend. Il innove en interprétant les films, les poèmes de même que la prose de Perrault à la lumière de quelques philosophes, surtout de Nietzsche. Mais pas question de présenter l'œuvre comme une œuvre à thèse. Les références à la philosophie ne sont là que pour confirmer en les éclaircissant le vitalisme, la passion du devenir et l'effort de concrétisation d'un homme qui se voyait plus comme un transcripateur de la verve populaire qu'un créateur.

En 1883, dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, Nietzsche conçoit trois métamorphoses successives de l'esprit: le chameau porteur des trésors du passé, le lion qui s'en libère, l'enfant découvreur et réinventeur du monde. Selon Ducharme et Fradet, le génie de l'enfance caractérise ainsi l'œuvre de Perrault.

## Le naturel sublime

Poète de la pensée, Nietzsche, le moins philosophe des philosophes, éclaire en effet la démarche bien postérieure du poète québécois qui appelle le cinéma direct, dont il fut un artisan, le «cinéma vécu», en se voulant le moins artiste des artistes. Si, dans l'optique nietzschéenne, c'est par la souffrance que l'être humain arrive à se métamorphoser, Perrault, écrivain et documentariste, exprime la douleur de l'histoire en gestation par la merveilleuse formule: «La mémoire a la vie plus longue que les cicatrices.»

Ce qui suppose, comme l'expliquent Ducharme et Fradet,



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Pierre Perrault

«qu'on arrache la mémoire au passé pour la libérer de l'état de momification qui la guette». Aussi, dans son documentaire sur l'Abitibi réalisé en 1976, *Le retour à la terre*, Perrault donne-t-il un sens absolu au titre en le détachant de l'idée reçue d'une survivance passiste pour y voir le retour écologique à la nature. Il se rapproche de Nietzsche, qui évoquait déjà «une marche en avant» vers «le naturel sublime».

Consacré en 1982 à la chasse à l'original, son documentaire *La bête lumineuse*, dans lequel Ducharme et Fradet voient à juste titre une excellente illustration du nietzschéisme, oppose un novice poétisant la chasse à des chasseurs d'expérience qui le tournent en dérision. La réalité, chère à Perrault et avant lui à Nietzsche, éclipsait la fiction incarnée par le novice. Mais la faculté du cinéaste de s'effacer derrière des êtres qui percent l'écran rend, comme si de rien n'était, son œuvre tout aussi vécue que mythique.

**UNE VIE SANS BON SENS**  
REGARD PHILOSOPHIQUE SUR PIERRE PERRAULT  
Olivier Ducharme et Pierre-Alexandre Fradet  
Nota bene  
Montréal, 2016, 212 pages



Pleins feux sur une carrière grandiose et remarquable.

## DE CORPS, DE CHAIR ET DE CŒUR

Ma vie et le théâtre

Lorraine Pintal  
Avec la collaboration de Claude Corbo  
Préface de Robert Lalonde

2016 | ISBN 978-2-7605-4414-7

25<sup>00</sup>\$ PAPIER 18<sup>99</sup>\$ PDF EPUBPlus de  
1 400 livres  
à feuilleter

PUQ.CA

On a tous besoin de savoir  
POUR AGIR

Presses de l'Université du Québec

Catherine Voyer-Léger

## Désordre et désirs

www.Hamac.qc.ca



# ESSAIS

## Vive Falardeau libre!

### Hommage au cinéaste qui se battait contre notre indifférence

LOUIS CORNELLIER

**P**ierre Falardeau est mort en septembre 2009, c'est-à-dire il y a un peu plus de six ans. Il n'avait, ça fait mal au cœur d'y penser, que 62 ans. Comme l'écrivait l'essayiste Pierre Vadeboncoeur, lui aussi parti depuis, dans un texte lu par Luc Picard aux funérailles du regretté cinéaste, «l'homme était si extraordinairement vivant que ses misères mêmes, nous n'en devinions rien».

Sa mort nous a surpris, choqués, peinés, désemparés. «Savoir que je n'entendrai plus jamais la voix de Pierre Falardeau, qui vient de rejoindre dans l'Histoire celles de Bourgaud et Miron, m'est insupportable, confiait alors Jean Royer dans les pages du *Devoir*. Car je comprends que notre culture devient de plus en plus fragile.»

Falardeau, je l'ai écrit à quelques occasions depuis, nous manque. Aussi, on sera pleinement d'accord avec Pierre-Luc Bégin, son ami et éditeur, pour dire qu'un livre en hommage à l'homme, à l'artiste et au militant s'imposait. Avec Manon Leriche, la compagne de Falardeau, Bégin a donc réuni, dans *Lève la tête, mon frère!* une cinquantaine de textes de divers genres (lettres personnelles ou publiées, messages de condoléances, analyses de l'œuvre, etc.), dont certains inédits, inspirés par la vie, par l'œuvre ou par la mort de Falardeau. Pour les nombreux admirateurs de ce dernier, ce livre, malgré ses insuffisances, sera un baume.

#### Subversion

On peut compter, encore une fois, sur l'autre Pierre cultotté, Foglia celui-là, pour avoir les mots justes. «Si Falardeau est grand», écrivait le chroniqueur de *La Presse* en octobre 2009, «ce n'est pas par le cinéma, pas par la polémique, pas par l'écriture. C'est par la subversion. Il est grand de son refus des contraintes, de son refus de flagorner le pouvoir en partitculier. Dans Falardeau, c'est l'homme qui est grand.»

S'il suscite l'admiration de tant de Québécois ou de militants d'ailleurs, c'est que, dans



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Pierre Falardeau nous manque.

sa lutte pour l'indépendance nationale et pour la justice sociale, Pierre Falardeau savait résister aux petites et grandes lâchetés qui nous accablent tous un jour ou l'autre. Il nous arrive, en effet, d'être fatigués. Le Québec français, par exemple, est notre cause, mais devant les assauts répétés qu'on lui fait subir en confondant l'ouverture d'esprit avec la mollesse et le reniement à soi-même, nous finissons trop souvent par tempérer nos ardeurs, de crainte d'être qualifiés d'extrémistes.

Falardeau, contre vents et marées, tenait le fort, rageait, mordait. Pour lui, un artiste québécois francophone qui choisissait de créer en anglais, films ou chansons, méritait son mépris, parce qu'il se transformait, ce faisant, en peddleur aliéné, en misérable Elvis Gratton. Qui, aujourd'hui, à part les chroniqueurs Christian Rioux et Mathieu Bock-Côté, parfois, a encore ce courage de briser le ronron d'une machine culturelle à paillettes qui se croit moderne parce qu'elle se dénationalise?

Falardeau, écrivait Francis Simard en 2004, nous disait sans relâche «que la quête de la liberté individuelle est un leurre si elle n'intègre pas celle de la liberté collective. Celle du Pays. De la Patrie. Comment être libre, respecté, si le peuple, le monde qui est le nôtre, qui fait que nous sommes ce que nous sommes, n'est pas libre, respecté. [...] Penser le contraire, c'est se trahir».

#### Colère

Dans un monde où, pour paraphraser tristement Miron, ça finit toujours par ne pas arriver, où la honte de notre histoire, nourrie d'ignorance, s'impose comme une libération, l'entêtement sans compromis de Falardeau, admirable, devient un exemple plus que jamais nécessaire pour ceux qui croient à la liberté incarnée. «Je me bats pour la liberté, la liberté sous toutes ses formes, la mienne, celle de mon peuple, celle de tous les peuples», écrivait-il. Bref, je suis un primitif égaré.»

Falardeau, cela ressort de tous les textes réunis dans ce

recueil, aimait le peuple québécois, comme il aimait tous les peuples luttant pour leur libération. Ses adversaires lui ont pourtant reproché, non sans mauvaise foi, de mépriser ce peuple qu'il prétendait chérir. Il est vrai que le pamphlétaire n'a pas toujours, dans son œuvre, été tendre envers les siens. Dépeindre les Québécois en Elvis Gratton, ce n'est pas faire leur éloge.

Or, explique justement Bernard Emond, «pour comprendre la colère de Pierre Falardeau, il faut se rappeler qu'un peuple peut survivre à des siècles de défaites et d'oppression, mais qu'il ne peut pas survivre à sa propre indifférence». Cette apathie mortifère, celle d'un «peuple aveugle à son aliénéation, à son anéantissement, à sa résignation», comme l'écrit le critique Georges Privet, qui signe les deux meilleurs textes de ce recueil, blessait profondément le cinéaste, dépité par ce spectacle de la bassesse offert par son peuple fatigué, pourtant promis à la noblesse que donne la liberté. «Comédies de l'asservissement», les trois Elvis Gratton, en ce sens, se veulent des électrochocs amoureux, souvent incompris. Le premier, par sa puissance ironique et sa charge politique, demeure un chef-d'œuvre bringuebalant du cinéma québécois.

On lit ce livre hommage avec plaisir, heureux de pouvoir se replonger dans l'œuvre d'un artiste et pamphlétaire charismatique, qui nous ébranle et nous stimule encore. On ne peut manquer d'être déçu, cependant, par l'apparence matérielle quelconque de l'ouvrage, par un appareil de présentation des auteurs embêtant (la description de l'auteur, au début de chaque texte, ne contient pas son nom, renvoyé à la fin), par une révision linguistique un peu relâchée et, surtout, par le fait que les meilleurs textes retenus ici ne sont pas des inédits. Le vrai livre hommage à Falardeau reste donc à faire.

louisco@sympatico.ca

**LÈVE LA TÊTE, MON FRÈRE!**  
HOMMAGE À PIERRE FALARDEAU  
Sous la direction de Pierre-Luc Bégin et Manon Leriche  
Éditions du Québecois  
Drummondville, 2016, 204 pages

## Djemila au combat

### Dans un essai vigoureux mais décousu, la passionaria de la laïcité pourfend l'islam politique

LOUIS CORNELLIER

**H**orrifiée par l'attentat du 7 janvier 2015 contre les journalistes de *Charlie Hebdo*, Djemila Benhabib, dans *Après Charlie*, redit une fois de plus que «réaffirmer l'importance cruciale de la citoyenneté, de la liberté d'expression, de la laïcité et de la solidarité est plus que jamais urgent». Il n'y a pas, insiste-t-elle dans cet essai décousu mais passionné, de compromis à trouver avec un islamisme animé par un rejet de la démocratie.

Il faut admirer le courage de Djemila Benhabib, mais il faut aussi lui taper un peu sur les doigts. L'écrivaine aura beau dire que le blâme que lui a adressé le Conseil de presse pour plagiat et inexactitudes, relatif à des textes parus sur son blogue et non à ce livre, relève de la «tentative d'exécution publique», il reste qu'il y a eu, pour le moins, négligence de sa part. Invoquer l'usage de notes mal référencées n'est pas très crédible.

N'empêche qu'il faut admirer, oui, le courage de Djemila Benhabib. Son combat pour la laïcité et contre l'islam politique l'expose, depuis des années, à bien des périls, mais elle le poursuit, contre vents et marées, avec une fougue et une détermination qui imposent le respect. «Je n'ai jamais eu peur de dire les choses qui sont habituellement tues, écrite. Je n'ai pas peur d'exprimer



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Il faut admirer le courage de Djemila Benhabib, mais il faut aussi lui taper un peu sur les doigts.

des idées qui fâchent, qui cliquent, qui polarisent.» En effet.

D'origine algérienne, l'écrivaine sait ce que c'est que de vivre dans un pays tombé sous le joug du fanatisme religieux. Femmes des Lumières, qui, explique-t-elle, ont placé «l'homme au centre de la cité et Dieu dans sa périphérie», «vivante excessive», Benhabib résume le sens de sa lutte en une phrase: «Écrire, c'est pouvoir enfin répondre "oui" à la question qui nous taraude tous: faut-il séparer l'islam de la politique?»

#### Islam et modernité

Benhabib, précisons-le pour éviter tout malentendu, distingue toujours islam et islamisme et réserve ses attaques

à ce dernier, c'est-à-dire à l'islam politique, dont elle dénonce les ravages en Algérie et dans plusieurs pays arabo-musulmans, tout en s'inquiétant de son infiltration en Occident, notamment en France, au Canada et au Québec, sous le regard tolérant d'une certaine gauche.

Nos démocraties doivent refuser d'accommoder les courants qui font «du religieux le fondement de toute légitimité politique», de même qu'elles doivent, par solidarité avec les démocrates laïques du monde entier, cesser d'entretenir des relations complaisantes avec des régimes (Arabie saoudite, Qatar, Emirats arabes unis) qui nourrissent l'islam politique. Comme l'écrit le romancier

Boualem Sansal, préfacier du livre de sa «sœur et compatriote Djemila Benhabib», «ce n'est pas à la démocratie de s'adapter à l'islam, elle ne fait que prôner la liberté, l'égalité, la fraternité, c'est l'islam qui doit apprendre à vivre dans la liberté, l'égalité et la fraternité».

Souvent lyrique et toujours intense, Benhabib rend ici hommage à ses compagnons de route (Charb, Kamel Daoud, Tahar Djaout, Alaa El Aswany, Naguib Mahfouz et plusieurs autres héros de la laïcité) et mène la charge avec hardiesse, en se contentant toutefois un peu trop de suivre le fil décousu de sa plume. Le cœur de son propos, résumé par le sous-titre de l'ouvrage — «Laïques de tous les pays, mobilisez-vous!» —, est franc, mais son développement s'avère parfois brouillon.

Intellectuelle intrépide et éclatante, Djemila Benhabib doit sans cesse affronter des adversaires prêts à lui chercher noise sous n'importe quel prétexte. Elle devrait savoir que cela lui impose une rigueur exemplaire.

Collaborateur  
*Le Devoir*

**APRÈS CHARLIE**  
LAÏQUES DE TOUS LES PAYS, MOBILISEZ-VOUS!  
Djemila Benhabib  
Préface de Boualem Sansal  
Septentrion  
Québec, 2016, 304 pages

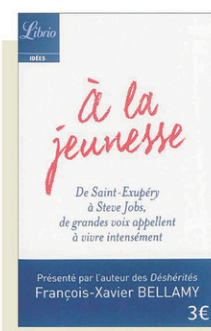


ESSAI

**L'ABÉCÉDAIRE DU PLAISIR SOLITAIRE**  
Louis Hémond et Caroline Allard  
Québec Amérique  
Montréal, 2016, 62 pages

Scandale! Ils ont osé détourner la devise du *Devoir* en un graveleux «Faites ce que doigt(s)» pour parler des plaisirs solitaires! Qui ça? Louis Hémond et Caroline Allard qui signent ici à deux — joli paradoxe! — cet abécédaire qui explore l'onomatopée, la branlette, le touche-pipi en 26 lettres et 52 mots: d'«abricot», celui que la femme peut se faire parfois ramoner, pour citer ici Colette Renard, à «zizi», en passant par «ululer», «nichons», «fellation» ou «gland». Sous la couverture, rien de très scabreux toutefois. Entre des illustrations de Jimmy Beaulieu et des citations de Marc Aurèle, Mario Vargas Llosa, Oscar Wilde ou Réjean Ducharme, on y trouve surtout une série de petits commentaires et réflexions sans danger et plutôt convenus sur le sexe, ses plaisirs et ses tabous. L'ensemble se présente comme une source de mots pour aider l'humain à «s'exprimer avec autorité et éloquence sur un sujet important». En restant surtout à la surface des choses et sur la facilité du propos, il lui manque sans doute cette douceur, cette caresse, ce doigt de plus pour permettre à la plupart des intellectuels qui vont s'y frotter d'atteindre l'orgasme.

Fabien Deglise

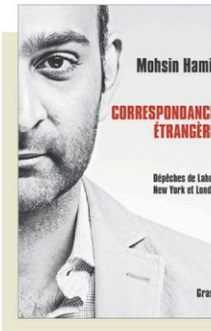


ANTHOLOGIE

**À LA JEUNESSE**  
Présentée par François-Xavier Bellamy  
Librio  
Paris, 2016, 112 pages

L'idée de cette anthologie est bonne: réunir des textes de vieux sages s'adressant à la jeunesse. Dans son excellent essai *Les déshérités* (Plon, 2014), F.-X. Bellamy s'inquiétait de la crise de la transmission culturelle, notamment à l'école. Convaincu du fait que «c'est du monde des adultes que la jeunesse reçoit toute la liberté par laquelle elle le bousculera», le philosophe offre ici un florilège de discours dans lesquels de grandes figures littéraires, politiques ou militaires (malheureusement toutes masculines) transmettent leur credo aux jeunes. Saint-Exupéry fait l'éloge du sacrifice et de la valeur spirituelle du travail, Alain révèle le darwinisme social et montre que la fraternité vaut mieux que la concurrence, le pacifiste Jaurès, tout comme Anatole France, invite chacun à être à la fois praticien et philosophe, Barack Obama dit aux jeunes femmes de prendre toute la place qui leur revient, etc. L'appel à «croire en quelque chose» de Steve Jobs s'avère toutefois décevant et la pompeuse propagande militaire du maréchal de Lattre de Tassigny détonne. On aimerait bien lire une semblable anthologie réalisée à partir de textes québécois.

Louis Cornellier

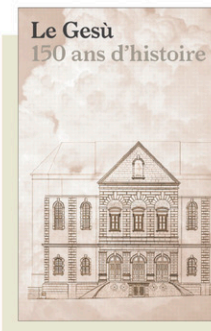


RECUEIL

**CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES**  
DÉPÊCHES DE LAHORE, NEW YORK ET LONDRES  
Mohsin Hamid  
Grasset  
Paris, 2016, 267 pages

Ces correspondances de Mohsin Hamid ne sont pas d'une aussi grande qualité que ses romans (*Partir en fumée*, *L'intégriste malgré lui*, *Comment s'en mettre plein les poches en Asie mutante*?), mais elles ont le mérite, à l'égal de ses œuvres de fiction lentement pondues, d'ouvrir la porte sur un Pakistan qui n'est pas celui des drones et des attentats. Recueil d'articles écrits au cours des 15 dernières années, ce livre nous fait entrer dans la vie sociale et culturelle d'un pays qui, sur le plan politique, «a été enclenqué depuis sa naissance à retourner le couteau contre lui-même». L'auteur fait remarquer en introduction: «Dans ce que j'ai écrit à propos du Pakistan au fil des années, je perçois un effort d'optimisme sans doute un peu forcé, et peut-être en partie infondé.» Que les Pakistanais arrêtent de retourner les couteaux contre eux-mêmes et que «le reste du monde» cesse d'intervenir dans leurs affaires, et l'on comprend, à lire ces textes courts, courts comme les aime Mohsin Hamid, qu'il n'est pas interdit de penser que le Pakistan parviendra à surmonter ses difficultés.

Guy Taillefer



HISTOIRE

**LE GESÙ, 150 ANS D'HISTOIRE**  
Collectif  
Le Gesù  
Montréal, 2016, 80 pages

L'église du Gesù, à Montréal, célébrait il y a peu le 150<sup>e</sup> anniversaire de son inauguration en 1865. Revenues au Canada en 1842 à la demande de M<sup>gr</sup> Ignace Bourget, évêque de la ville, les Jésuites, dont les autorités britanniques avaient, après la Conquête, interdit de recruter des membres, firent construire l'édifice. Conçu par l'architecte irlandais-américain Patrick C. Keely et inspiré de leur église romaine honorant le nom de Jésus («Gesù» en italien), il comprend, dans sa partie inférieure, une salle destinée surtout au théâtre. Photographiés dans l'ouvrage, des tableaux du peintre romain Pietro Gagliardi (1809-1890) représentant la première communion pathétique de deux saints jésuites, Louis de Gonzague et Stanislas Kostka, champions de la chasteté offerts comme modèles à la jeunesse, donnent à l'église le charme de l'exubérance baroque mêlée au drame romantique. C'est à se demander si ne rivalisait pas avec le théâtre profane le théâtre mystique de la Compagnie de Jésus d'autrefois. Pour se procurer ce livre éclairant et magnifiquement illustré: [www.legesu.com](http://www.legesu.com).

Michel Lapierre